

CHAPITRE II

LES INCLINATIONS

Nous parlerons d'abord des *inclinations* en général, puis de l'*instinct* en particulier.

ARTICLE PREMIER

DES INCLINATIONS EN GÉNÉRAL

42. — INCLINATION ET DÉSIR

Le plaisir et la douleur sont l'élément *passif* de la sensibilité ; ils exigent comme cause l'*inclination*, qui constitue l'élément *actif* (1).

I. — **Définitions** : A) L'*inclination*, c'est l'activité tendant spontanément vers certaines fins. Nous avons des tendances naturelles, orientées vers des fins *générales* : vg. tendance à conserver et à développer notre être, etc.

Ces tendances se *précisent*, se *déterminent* sous l'empire de l'émotion agréable ou pénible (28).

B) **Amour** : mouvement qui porte l'âme à s'unir et à s'attacher aux choses.

C) **Désir** : tendance à retrouver le plaisir absent, en recherchant l'objet qui l'a déjà procuré. — Il a pour contraire l'*aversion* : tendance à fuir la douleur en s'éloignant de l'objet qui l'a causée. — Nous avons vg. l'*inclination* naturelle qui nous porte à manger pour réparer nos forces ; la tendance qui nous pousse à re-

(1) MALEBRANCHE, *De la recherche de la vérité*, L. V. — VAUVENARGUES, *De l'esprit humain*, L. II. XXIV. — GARNIER, *Traité des facultés de l'âme*, T. I, L. IV.

chercher tel mets plutôt que tel autre est un *désir*. Le désir est donc la forme la plus apparente et comme le ressort de la sensibilité.

II. — **Conditions du désir** : il suppose : 1° la connaissance d'un bien futur ; *ignoti nulla cupido*.

2° Le sentiment pénible de la privation actuelle de ce bien : si l'on possède réellement une chose, on ne la désire pas, car on ne cherche point ce qu'on a trouvé.

3° L'amour de ce bien imaginé : en effet, on ne désire que ce que l'on connaît comme un bien ; mais on ne connaît un objet comme un bien que si on en jouit par avance dans une possession imaginée, c'est-à-dire que si on l'aime. Le désir procède donc de l'amour ; il commence au point où l'amour, non satisfait de son objet actuel, aspire à le posséder plus complètement, puisque le désir est la tendance à rechercher le bien que nous aimons quand il est absent. Voici donc l'évolution du désir : il va d'abord de la possession imaginée et affective d'un bien (c'est la connaissance et l'amour) au sentiment pénible qu'il est privé de la possession réelle de ce bien ; cette privation sentie le pousse à rechercher la possession effective. C'est pourquoi Platon disait avec raison que le désir est fils de la Richesse (= possession) et de la Pauvreté (= privation).

Conclusion : le désir est la forme la plus apparente de nos inclinations, mais c'est l'amour qui en constitue le fond ; aussi toutes les inclinations ne sont-elles que des modes variés de l'amour (61, II).

III. — **Classifications des Inclinations** : on peut se placer, à un triple point de vue, pour classer les inclinations : A) La nature de leur objet. — B) Les relations de leur objet avec le temps. — C) Leur caractère intéressé ou désintéressé (1).

43. — 1^{re} CLASSIFICATION : D'APRÈS LEUR OBJET

On les divise d'après la nature de leur objet, en :

- I. — Inclinations **physiques** ou **appétits**.
- II. — Inclinations **morales** ou **penchants**.

(1) E. RABIER, *Psychologie*, p. 484.

SECTION I

44. — INCLINATIONS PHYSIQUES OU APPÉTITS

I. — **Définition** : tendances qui ont pour objet le *bien-être corporel*. On nomme *besoins* celles qui sont nécessaires à la conservation du corps.

II. — **Caractères** : 1° Les appétits ont pour conséquence une *sensation* agréable s'ils sont satisfaits : vg. faim rassasiée. — S'ils sont privés de leur objet, la sensation devient douloureuse : vg. manque de nourriture.

2° La plupart sont *périodiques* ; vg. besoin de l'aliment, du sommeil. Ils sont soumis à une espèce de *rythme* : ils commencent par une sorte d'inquiétude, se satisfont par un plaisir ; puis vient un repos plus ou moins long, et l'inquiétude reparait pour recommencer le circuit.

3° Liés étroitement à l'organisme, ils ne sont susceptibles que d'un développement *limité* et doivent être réglés par la raison, sous peine de dégénérer en passions grossières : vg. l'appétit de la faim et de la soif en gourmandise et ivrognerie.

III. — **Division** : A) *Appétits naturels* : il y en a autant que de fonctions nécessaires à la vie corporelle et ils nous poussent à l'accomplissement de ces fonctions : a) aux fonctions de *nutrition* correspondent : les besoins du *bien-être corporel en général, de l'aliment* ; — b) aux fonctions de *relation*, les besoins de *repos et de mouvement alternatifs, d'exercer les sens*.

B) *Appétits factices* : créés par la répétition des mêmes actes ; vg. goût du tabac, des liqueurs fortes. — Les appétits *naturels*, résultant de notre constitution, sont indépendants de la volonté. — Les *factices* sont plutôt dangereux qu'utiles ; ils deviennent de plus en plus impérieux.

SECTION II

45. — INCLINATIONS MORALES OU PENCHANTS

I. — **Définition** : tendances qui ont pour objet le *bien de l'âme*, le complet épanouissement de la vie intellectuelle et mo-

rale. Ce sont les inclinations *proprement dites*, qu'on nomme aussi penchants.

II. — **Caractères** : 1° Satisfaites ou contrariées, elles engendrent les divers *sentiments* de l'âme.

2° Elles ne sont pas soumises à la *périodicité*, mais s'éveillent d'après les circonstances.

3° Elles sont susceptibles d'un développement *illimité* (26, III).

III. — **Division** : on les divise généralement en trois classes :

A) **Personnelles**, qui se rapportent à nous-mêmes, à notre propre *personne*.

B) **Sociales** ou *altruistes* qui nous portent vers nos *semblables*.

C) **Supérieures** ou *idéales*, qui nous portent vers un objet *au-dessus* de nous et des autres.

46. — § A) INCLINATIONS PERSONNELLES

I. — **Fondement** ou *principe* : leur fond commun c'est l'*amour de soi*, qui est un fait universel. *Omne animal simul atque ortum est et se ipsum et suas partes diligit* (Cicéron).

II. — **Manifestations** : 1° **L'amour de l'être ou de la vie** ; c'est l'instinct de la **conservation**. Aussi *mors horret* ; l'attachement à la vie résiste à bien des souffrances.

2° **L'amour du bien être**, l'instinct du **bonheur** ; c'est le grand ressort de l'activité humaine : « Tous les hommes, dit Pascal, recherchent d'être heureux ; cela est sans exception ».

3° **L'amour d'être le plus possible** ; c'est l'instinct du **progrès**, le penchant à étendre et à perfectionner notre être. Doués de sentiment, d'intelligence et de volonté, nous cherchons naturellement à développer le plus possible nos facultés :

A) **Êtres sensibles**, nous avons besoin d'*émotions* : *Amabam amare* (Saint Augustin). — « Quand elles manquent dans le présent, on les demande au passé par le souvenir, ou à l'avenir par l'espérance » (1). — Ce besoin d'émotions est si vif que l'on préfère des émotions même pénibles à l'absence complète d'émotion :

(1) E. DURAND, *Psychologie*, p. 63.

« C'est la volupté de la douleur » (Spencer). L'activité déployée à souffrir nous paraît préférable à une complète atonie.

B) **Êtres intelligents**, nous avons besoin de *connaître* : « Tous les hommes, dit Aristote, sont naturellement désireux de connaître, et cela indépendamment de l'utilité qui peut résulter de la connaissance ». L'intelligence, comme l'estomac, désire sa nourriture qui est la vérité. D'où la *curiosité*, vaine quand elle s'attache à des frivolités, noble quand elle est avide de science.

C) **Êtres libres**, nous avons besoin d'*affirmer notre volonté*, de manifester notre personnalité ; nous cherchons à étendre le domaine de notre influence sur les hommes et les choses. De là l'amour de l'*indépendance* — du *pouvoir* et du *commandement* — de l'*estime*, de l'*honneur* et de la *gloire* — de la *propriété*, etc.

III. — **Légitimité** : l'amour de soi est *nécessaire et légitime*. Dieu l'a mis en l'homme afin qu'il ne se désintéresse jamais de sa destinée. Bien compris, il est le principe d'une activité féconde :

A) Il préside à la *conservation de la vie corporelle*, en nous faisant veiller sur notre santé.

B) Il favorise notre *développement intellectuel* en nous poussant à la recherche de la vérité, dont la possession est si douce : *Nihil veritatis luce dulcius* (Cicéron).

C) C'est un des *mobiles de notre vie morale* : celui qui s'aime, comme il faut, n'aime pas le mal qui dégrade, mais le bien qui embellit son âme intelligente, libre, immortelle.

IV. — **Dégénérescence** : quand il n'est pas contenu en de justes limites, l'amour de soi dégénère en *égoïsme*, qui est « l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi » (La Rochefoucauld). L'égoïsme transforme les inclinations personnelles légitimes, en inclinations coupables, en *vices* : l'amour de la vie devient *lâcheté* ; — l'amour du bonheur, *mollesse et sensualité* ; — l'amour de l'émotion, *mélancolie et besoin de spectacles violents* (vg. amour des Romains pour les jeux du cirque) ; — l'amour de connaître, *curiosité frivole ou coupable* ; — l'amour de l'indépendance, *esprit de révolte et d'insubordination* ; — l'amour du pouvoir, *ambition* ; — l'amour de l'estime, de l'honneur et de la gloire, *orgueil* ; — l'amour de la propriété, *avarice*. L'égoïsme aboutit à l'*insensibilité* et à l'*orgueil*, qui rendent *insociables*.

47. — § B) INCLINATIONS SOCIALES OU ALTRUISTES

On les appelle aussi **affections**. — Elles ont pour **objet** le bien de nos *semblables* et pour **fondement** deux instincts primitifs et naturels : la *sociabilité* et la *sympathie*.

§ I. — SOCIABILITÉ

Instinct qui porte l'homme à rechercher la compagnie de ses semblables. Il existe, à l'état d'ébauche, chez certains animaux (vg. abeilles, fourmis⁽¹⁾) ; il est *essentiel* à l'homme : « L'homme, dit Aristote, est de sa nature un animal sociable » ὁ ἄνθρωπος φύσει ζῷόν τι πολιτικόν⁽²⁾. — En effet, l'enfant recherche naturellement les autres enfants ; — l'homme adulte a besoin de société pour se développer. « Le plus grand plaisir de l'homme, dit Bossuet, c'est l'homme lui-même ». De là vient que la solitude pèse tant : ce qui le prouve bien c'est la nécessité d'adoucir le régime cellulaire pour le rendre tolérable. On sait l'amour de certains prisonniers, comme Silvio Pellico, pour des insectes. L'assertion de Hobbes : *Homo homini lupus* est donc contredite par les faits (Cf. *Morale*).

Objections : 1° la haine des peuples sauvages entre eux.

Réponse : ces peuples forment chacun une société. — 2° Le *monachisme* : on a vu des hommes vivre dans le plus complet isolement. — *Réponse* : a) C'est tout à fait exceptionnel. — b) C'est plutôt la vie cénobitique que la vie érémitique qui a trouvé des partisans.

§ II. — SYMPATHIE

I. — **Nature** : non seulement nous aimons la compagnie de nos semblables, mais nous avons une tendance naturelle à partager leurs sentiments, — et à nous mettre à leur place. C'est la **sympathie** qui comprend **deux degrés** :

A) **Harmonie des sentiments** : « Instinct qui nous porte

(1) ESPINAS, *Les Sociétés animales*.

(2) *Ethique à Nicomaque*, L. IX. ch. ix, 3 ; — *Politique*, L. I, ch. 1, 9.

à nous mettre en harmonie d'impression avec nos semblables ». (Adam Smith). Si on met d'accord deux instruments, une note donnée par l'un vibre à l'unisson sur l'autre. Il en va de même des âmes ; elles vibrent à l'unisson. C'est un fait qu'on remarque déjà chez les enfants, qui sourient ou pleurent quand ils voient sourire ou pleurer. Les hommes sont naturellement enclins à se réjouir du bonheur des autres et à souffrir de leurs souffrances :

*Ut ridentibus arident, ita flentibus adflent
Humani vultus.* (Epist. ad Pisones).

Notre sympathie fait naître aussi la sympathie de l'âme joyeuse ou souffrante qui a provoqué la nôtre : c'est la *sympathie par contagion*. Cette première forme de la sympathie existe même chez les animaux : vg. une meute de chiens aboie quand l'un d'eux donne de la voix.

B) **Substitution des personnes** : au second degré nous substituons, pour ainsi dire, le moi d'autrui à notre moi. Les sentiments dont nous sommes alors animés ne nous paraissent plus être les nôtres, mais les *siens* : vg. nous sympathisons avec les personnages d'une tragédie. « Quand vous toussiez, écrivait M^{me} de Sévigné à sa fille, j'ai mal à votre poitrine ». — « Seigneur, disait la Chananéenne, ayez pitié de moi, ma fille est malade ».

II. — **Effets** : le premier degré produit *l'unisson des sentiments* dans des consciences distinctes ; il reste *intéressé* ; — le second, ayant pour condition l'oubli complet de soi, produit *l'identification idéale* des consciences, une sorte de *métempsychose idéale*. Ce degré est *désintéressé* : la sympathie, ne s'étendant plus seulement aux sentiments mais à la personne même, nous porte à lui vouloir du bien (*bienveillance*) et à lui en faire (*bienfaisance, amour, dévouement*).

III. — **Explication** : A) **Du 1^{er} degré** : c'est la **ressemblance** : *Simile simili gaudet*. De là vient que nous sympathisons non seulement avec nos *semblables*, mais avec tout ce qui reflète quelque sentiment, quelque vie *analogue* à la nôtre. C'est pourquoi nous sympathisons : 1° avec des êtres **imaginaires** : héros de roman et de théâtre ; — 2° avec la **nature** (1) : a) *animée* : elle

(1) P. LONGHAYE, *Théorie des belles lettres*, L. II, ch. IV, § 2.

contient des faits qui *ressemblent* à ceux de la vie humaine : tendances, désirs, plaisirs, souffrances, vie et mort ; — b) *inanimée* : elle renferme des faits qui ont de l'*analogie* avec certains états d'âme : vg. le vent semble parfois gémir ; l'agitation des grandes eaux fait songer aux troubles de l'âme, etc.

B) **Du 2^e degré** : l'idée du moi n'accompagne pas nécessairement tous les faits de conscience ; elle a ses dégradations et ses intermittences ; elle s'évanouit quand l'esprit est absorbé par un objet qui l'intéresse : on est hors de soi. Quand cet objet est l'idée d'un moi étranger, il nous fait oublier notre propre moi, et, pour un moment, nous devenons une autre personne, que nous aimons comme nous-même.

Remarques : 1° Pourquoi nous plaisons-nous aux spectacles tristes, déchirants ? Jouffroy (1), répond : a) c'est qu'il y a, dans tout état sympathique, un plaisir de *curiosité* : découvrir à travers des signes matériels une nature analogue à la nôtre ; — un plaisir d'*activité* : se sentir agir sans effort et sans peine ; — b) c'est qu'on peut faire cesser l'état sympathique à son gré.

2° Pourquoi soutenons-nous facilement des états sympathiques *violents*, qui, personnels, seraient intolérables : vg. vue d'atroces souffrances ? — C'est que les émotions sont bien moins vives dans l'état sympathique, car nous sentons que nous ne sommes pas *personnellement* en cause : la sympathie produit une identité non réelle mais *idéale*.

IV. — **Causes développant la sympathie** : 1° **L'expérience** : on partage mieux les sentiments d'autrui quand on les a éprouvés ; les heureux, les jouisseurs sont peu compatissants :

Haud ignara mali, miseris succurrere disco (2)

2° **L'intelligence et l'imagination** : la sympathie suppose la perception des signes extérieurs qui expriment les sentiments d'autrui. Mieux on comprend ces signes, mieux l'on se représente et partage les sentiments dont ils sont l'expression : « Il est probable, dit Dugald-Stewart (3), que la froideur apparente et l'espèce

(1) *Cours d'Esthétique*, 35^e Leçon. — (2) Didon à Enée ; *Aeneïdos* L. I, v. 634. — (3) *Philosophie de l'esprit humain*, trad. Peisse, t. I, p. 379.

d'égoïsme, qu'on observe dans beaucoup d'hommes, tiennent en grande partie à un défaut d'attention et d'imagination. »

V. — **Objection** contre l'universalité de la sympathie : le fait de la *misanthropie*.

Réponse : la misanthropie : a) est une exception ; — b) n'est pas naturelle et primitive, car l'enfant n'est pas misanthrope ; — c) a pour cause un excès de *sympathie* pour quelques-uns au détriment des autres.

VI. — **Division** des inclinations sociales : selon le nombre plus ou moins grand des personnes auxquelles elles s'adressent, on les divise en : *électives* — *domestiques* — *corporatives* — *philanthropiques*.

48. — INCLINATIONS ÉLECTIVES

Ce sont celles qui reposent sur un *libre choix* ; elles ont pour principe l'*amitié*, qui s'appelle l'*amour*, quand elle existe entre personnes de sexe différent.

§ A. — AMITIÉ

Disposition naturelle qui porte l'homme à choisir un de ses semblables pour le confident de ses pensées et l'objet d'un attachement spécial. Aristote⁽¹⁾ a admirablement indiqué l'importance, la beauté et les conditions de l'amitié.

I. — **Conditions** : 1° **Vertu** : « Il y a trois sortes d'amitié, l'une fondée sur le *plaisir*, l'autre sur l'*intérêt*, la troisième sur la *vertu* » (Aristote). L'amitié fondée sur le plaisir ou l'intérêt n'est pas véritable, parce qu'elle est *fragile et variable* comme le principe qui l'inspire et qu'elle est *intéressée* : c'est le plaisir et l'intérêt, c'est soi qu'on aime et non celui qu'on nomme ami. Ceux qui veulent du bien à leurs amis, uniquement en considération de ces amis, aiment seuls véritablement.

2° **Bienveillance mutuelle** et *communication des biens de l'âme et du corps* (2) : il faut que chacun des amis reconnaisse

(1) *Morale à Nicomaque*, Liv. VIII et IX.

(2) *Amare est velle bonum*, Saint Thomas.

dans l'autre la sympathie et la bienveillance qu'il éprouve pour lui. Alors ils désirent vivre ensemble : « L'absence est le plus grand des maux ! » « Avant tout, dit Aristote, le fait des amis est de vivre ensemble. Par là, l'échange mutuel des biens se fait plus facilement ». Entre amis tout est mis en commun : pensées, joies et tristesses, jouissances et privations, biens du corps et biens de l'âme. « Tout devient égal entre amis ; et cette *égalité* c'est l'*amitié* » (Aristote). *Amicitia pares invenit aut facit* (Sénèque). Aussi ne peut-il y avoir d'amitié proprement dite entre supérieurs et inférieurs, à moins que les premiers ne combent la distance qui les sépare des seconds. L'amitié véritable aboutit donc à l'union la plus intime : c'est comme la fusion des deux âmes en une seule ; Horace disait de Virgile : C'est la moitié de mon âme ; *Animæ dimidium meæ* (1).

3° **Habitude** : « Il faut de l'accoutumance à la véritable amitié » (Aristote). Sans doute l'amitié peut naître tout d'un coup, mais pour qu'elle soit vraie, elle doit être soumise à l'épreuve du temps et des circonstances :

« Avec lumière et choix cette union veut naître ;

« Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître » (2).

II. — **Amitiés célèbres** : Oreste et Pylade — Lélius et Scipion — Cicéron et Atticus — Saint Basile et Saint Grégoire de Nazianze — Montaigne (3) et La Boétie.

§ B. — AMOUR

I. — **Éléments** : 1° *préférence* : choisir, c'est préférer un être aux autres.

2° *Dévouement* : se dévouer, c'est se donner soi-même à l'être aimé.

3° *Union* : il doit y avoir *réciprocité* de choix et de dévouement : l'amour appelle l'amour. Il résulte de cette *réciprocité* la fusion de deux êtres dans les mêmes sentiments, désirs, pensées et vouloirs, c'est-à-dire l'union.

(1) *Carmin.* L. I, 3.

(2) *Misanthrope*, I, 2.

(3) *Essais*, L. I, § 27.

II. — **Espèces** : 4° Amour idéal ou **platonique** : l'enthousiasme produit par la beauté physique et corporelle n'est qu'un échelon pour s'élever à la beauté éternelle et absolue, en passant par les degrés intermédiaires. Cette théorie de PLATON explique bien le caractère d'adoration qui se mêle à l'amour, mais elle ne tient pas compte de son caractère électif.

2° Amour **sensuel et physiologique** : c'est l'instinct de l'espèce. Cette opinion de SCHOPENHAUER méconnaît le caractère électif de l'amour et sacrifie l'élément intellectuel à l'élément sensible.

3° Amour **rationnel**, réglé par la raison. — L'instinct physique est grossier et trop vil, l'attrait sensible pour la beauté réelle ou imaginaire est trop capricieux pour produire autre chose qu'une passion éphémère et décevante. Le véritable amour met par dessus tout les qualités intellectuelles et morales, la beauté de l'âme. C'est là ce qui le rend capable de trouver de la joie dans les sacrifices qu'il s'impose pour l'être aimé, de supporter les froissements inévitables et de survivre aux charmes extérieurs si vite évanouis. C'est la doctrine exposée par PASCAL dans le *Discours sur les passions de l'amour*.

49. — INCLINATIONS DOMESTIQUES

De tous les groupes formés par les hommes, le plus naturel, celui qui sert de fondement à la société, c'est la *famille*. Les affections de famille ont pour *objet* les personnes unies par les liens du sang :

A) **Caractères** : elles sont : 1° *naturelles* : on dit de ceux qui résistent à cette tendance instinctive qu'ils sont des enfants ou des parents *dénaturés*.

2° *Distinctes* : chacune a son essence propre et l'une peut exister sans l'autre ; vg. l'amour paternel peut exister sans que l'amour filial lui corresponde.

3° *Désintéressées* : la vraie mère aime son enfant pour lui-même et non pour elle.

B. **Espèces** : on distingue l'amour : I. — **Conjugal** : sentiment unissant deux êtres intelligents et libres, qui se sont donnés l'un à

l'autre pour fonder une famille et se perfectionner mutuellement.

II. — **Paternel et maternel** : affection des parents pour leurs enfants. Des affections naturelles, c'est la plus : a) *vive* : c'est que, comme l'a dit saint Thomas après Aristote : *Filii sunt aliquid patris*; — b) *durable* : elle persévère au delà des besoins des enfants ; — c) *désintéressée* : l'enfant ne peut rendre de services égaux à ceux qu'il a reçus. — Mais cet amour, par sa vivacité même, est sujet à l'aveuglement : « Mes petits sont mignons. » Il doit donc être dirigé par la raison, être un sentiment et non une sensation.

III. — **Filial** : affection des enfants pour leurs parents. On l'appelle piété filiale. Il est moins fort que l'amour paternel et maternel : les parents ont besoin d'un dévouement à toute épreuve pour achever l'œuvre longue et difficile de l'éducation physique, intellectuelle et morale. Aussi a-t-on pu dire que « l'amour ne remonte pas mais qu'il descend. »

IV. — **Fraternel** : affection des enfants les uns pour les autres. Rien de plus naturel aussi. C'est pourquoi les divisions entre frères nous révoltent plus que les haines entre personnes étrangères. C'est l'union intime qui fait la force et le bonheur des familles (Cf. *Morale domestique*)⁽¹⁾.

50. — INCLINATIONS CORPORATIVES

Elles ont pour *objet* non pas les hommes *en général* comme les inclinations philanthropiques, non *quelques personnes choisies* comme les inclinations électives et domestiques, mais des *associations* naturellement ou volontairement formées. La principale de ces inclinations, c'est le **patriotisme**.

§ A. — PATRIOTISME

L'homme n'est pas seulement membre d'une famille, il appartient aussi à une *patrie*. La patrie est un moyen terme entre la

(1) SAINT-MARC GIRARDIN, *Cours de littérature dramatique ou Usage des passions dans le drame*. — Cf. CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*.

famille, qui semble trop étroite pour satisfaire toutes les affections naturelles de l'homme, — et l'*humanité* qui est trop vaste pour inspirer des sentiments très profonds. La patrie, c'est le pays de nos pères ⁽¹⁾.

I. — **Conditions** ou *éléments constitutifs* : on peut les ramener à deux : un **corps** et une **âme** :

A) **Le territoire national** constitue le **corps** de la nation. Mais la patrie ne consiste pas seulement dans un lambeau de terre ; celui-ci peut être agrandi ou mutilé par les traités : la patrie existe encore.

B) **Une âme commune** : la patrie est une société, une famille, une personne morale ; de même que la personne proprement dite n'existe pas sans l'*unité fondamentale* de ses facultés, ainsi la patrie a pour condition indispensable l'**accord** des individus qui la composent : la **communauté** de *souvenirs*, de *sentiments*, de *pensées* et de *volontés*, voilà ce qui fait l'âme de la patrie. Il faut d'abord un legs de souvenirs glorieux, un passé de luttes, d'efforts et de sacrifices pour la défense de l'intégrité du territoire. — Il faut ensuite l'amour de cet héritage de gloire : « Le respect du passé n'est-il pas la piété filiale des nations ? » (Duc de Broglie). — Il faut enfin la volonté de sauvegarder et de faire valoir cet héritage. La patrie, c'est donc avant tout une communauté d'idéal connu, aimé, poursuivi ; c'est une grande *solidarité* établie par des affections, des idées et une volonté communes : tel est le vrai principe de l'*unité nationale*.

II. — **Éléments de l'unité nationale** : tout ce qui peut renforcer cette solidarité fortifie par là même la patrie : c'est pourquoi l'unité de *race*, de *langue*, de *religion*, de *mœurs*, de *lois*, de *gouvernement*, contribue à faire l'unité de la patrie ; chacune de ces conditions concourt à ce but, mais aucune n'est suffisante :

a) **Race** : il y a en Suisse, en Allemagne, en Italie et en France des races distinctes. — En revanche, les colonies espagnoles de l'Amérique du Sud, malgré l'unité de race, ont formé des nationalités séparées.

(1) « C'est la cendre des morts qui créa la patrie » (LAMARTINE).

b) **Langue** : on parle plusieurs langues en Suisse, le français en Belgique. — Il y a des Bretons qui ne comprennent pas le français.

c) **Religion** : la plupart des nations sont divisées au point de vue des croyances religieuses. C'est une source de faiblesse et un commencement de dissolution. Cependant ces nations subsistent encore.

d) **Mœurs, intérêts** : il y a bien peu de pays sans quelques provinces dont les mœurs et les intérêts ne soient pas différents.

e) **Lois et gouvernement** : sans cette unité, l'action commune serait impossible, faute de centralisation ; mais faut-il encore que les lois et le gouvernement soient acceptés. De plus, les autres liens sociaux sont nécessaires. L'empire romain jouissait de l'unité politique ; pourtant ses provinces ne formaient pas une véritable unité nationale. Donc, aucune de ces conditions ne suffit pour former la patrie, mais toutes y concourent. Leur ensemble harmonique constitue la communauté de sentiments, de pensées et de volontés, d'où résulte naturellement l'*unité nationale*.

Conclusion : s'il en est ainsi, le patriotisme ne va pas sans désintéressement, quoi qu'en disent certains utilitaires, qui prétendent que la patrie, c'est la terre qui fait vivre et jouir son propriétaire, c'est le lieu où l'on est bien : *Ubi bene, ibi patria*. Le *civisme* consiste à défendre les intérêts et les droits de ses concitoyens. Le *cosmopolitisme* supprime l'idée de patrie : le cosmopolite se considère comme citoyen de l'univers. La *philanthropie* au contraire est conciliable avec le patriotisme ; car celui-ci ajoute à l'amour de nos semblables en général un amour de *préférence* pour nos concitoyens. Le *chauvinisme* est l'exagération du patriotisme. Le chauvin déteste les autres pays plus qu'il n'aime le sien ; il ne veut voir que les qualités du caractère national. Le vrai patriote voit les qualités et les défauts de ses compatriotes, ne hait aucun pays, bien qu'il *préfère* le sien.

§ B. — ESPRIT DE CORPS

Attachement des membres d'une même association à des principes et à des intérêts communs. Il se forme dans une nation des groupes *plus vastes* que la famille et *plus restreints* que la patrie,